

Frédéric Lamoth

Le Cristal
de nos nuits

Mémoires

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉTAT DE VAUD



*SI CE RÉCIT MET EN SCÈNE DES PERSONNAGES AYANT EXISTÉ, LEURS RELATIONS
ET LEURS INTERACTIONS AVEC LES PROTAGONISTES DE CETTE HISTOIRE
SONT PUREMENT FICTIVES*

« LE CRISTAL DE NOS NUITS »,
QUATRE CENT-TREIZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PHOTO AIMABLEMENT PRÊTÉE PAR MARTINE DESARZENS
RESPONSABLE DU FONDS VICTOR DESARZENS © DH
REPRODUCTION INTERDITE.
PORTRAIT DE L'AUTEUR : © PHILIPPE PACHE, 2016, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À RIOM
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-451-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2019 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

Pour Bernard Campiche

18 octobre 1939. *Les voici revenus, nos hôtes d'hiver, mouettes, foulques, morillons, milouins, grèbes castagneux... Ce n'est pas sans appréhension que nos jolis pensionnaires sédentaires, cygnes, oies et canards, voient cette invasion, sachant très bien que ce seront eux qui seront les « dindons de la farce » car c'est sur leur part que sera prélevée la nourriture de la horde des envahisseurs.*

14 septembre 1942. *À Allaman, un douanier abat un Savoyard qui faisait passer l'eau à des Israélites.*

23 septembre 1944. *La ration de novembre comprend 100 points de chocolat en plaque et 50 points de confiserie et la ration de décembre 100 points de chocolat en plaque et 150 points de confiserie.*

12 août 1940. *L'association suisse de football a demandé aux fédérations d'Allemagne, de France et d'Italie*

d'envoyer leur équipe nationale en Suisse au cours de la saison 1940-1941.

15 décembre 1944. *L'Asile Suisse des Vieillards de Paris, replié au coteau de Nyon pour la durée des hostilités, serait très reconnaissant de posséder un piano, même usagé, mais juste pour ses heures de récréation, visites de musiciens, de sociétés de chants, etc. Quelle serait la très bienveillante et généreuse personne qui, possédant cet instrument de musique, mais inemployé, le prêterait gracieusement — ou le donnerait — à notre institution abritant nos vieux et vieilles Suisses de Paris et de l'étranger et dont l'âge moyen est de plus de quatre-vingts ans ?*

18 septembre 1942. *Les officiers, sous-officiers et soldats de l'Amicale du Bat Fus Ter 122 remercient très sincèrement tous ceux qui ont collaboré à la réussite de leur fête champêtre. Il est rappelé que les participants au tir à la carabine Mars ayant obtenu des résultats de 26 à 30 points peuvent retirer leurs prix auprès de l'Appointé Robert Steffen, jusqu'au 30 septembre, dernier délai.*

21 mars 1944. *Annonciatrice des beaux jours, la première feuille du marronnier de la Treille a fait son apparition. Monsieur A. Tombet, sautier de l'État, a constaté l'événement lundi matin et celui-ci s'est produit avec dix-sept jours de retard sur l'année dernière.¹*

¹ Extraits tirés du *Journal de Genève* et de la *Gazette de Lausanne*

————— LE CRISTAL DE NOS NUITS —————

La guerre, on l'entendait la nuit... Dans la torpeur de l'été. L'hiver, quand la bise soufflait en notre direction. Le moteur des avions, les bombardements parfois... C'était un écho lointain, qui suffisait à nous maintenir éveillés. Nous n'avons pas rêvé. Nous avons gardé les yeux ouverts, nous avons gardé le silence pendant les longues heures de la nuit.

*M*ONIQUE... Monika...

Je soulève le couvercle du piano. C'est la nuit ; je ne joue pas, pour ne pas réveiller mes voisins. Assis devant le clavier, je regarde les touches qui me racontent une histoire en noir et blanc. Et je fredonne dans mon esprit cette variation sur un thème qui semble exister depuis la nuit des temps.

Monique... Monika... C'est un air qui se répète indéfiniment. Par où commencer ? Montreux, l'été 1945 sur la Riviera. Quand tout s'achève et recommence...

On m'avait parlé de cette femme qui s'exprimait dans un allemand parfait. C'était un événement trop singulier pour passer inaperçu. On m'avait dit qu'elle était belle. Cela, je le savais. Elle avait des cheveux bruns et le teint mat. Pas vraiment le type aryen. Elle avait pourtant parlé l'allemand, sur une terrasse du quai Édouard-Jaccoud, par un après-midi radieux de juillet 1945. Quelque chose avait changé, faisant d'elle une étrangère. À qui donc pouvait-elle s'adresser

ainsi ? Puisque personne ne l'avait reconnue. Il paraît qu'elle avait interpellé un couple de Suisses allemands pour leur emprunter le journal et le cendrier. Elle ne leur avait pas parlé dans leur dialecte, mais en *hochdeutsch*.

C'était donc elle... Je suis descendu en ville le lendemain pour constater par moi-même. Pour me rendre à l'évidence. Exactement douze années me séparaient d'elle. Je les ai parcourues à rebours, au rythme d'une promenade. Le temps qu'il fallait pour gagner les quais en suivant les ruelles ombragées.

Rien n'avait changé ici. Le lac ruminait la même couleur dans ses eaux calmes. La ville inclinait son front blanc sur le rivage. Les quais restaient figés comme un sourire, tantôt fleurissant, tantôt glacial. La rumeur de l'Allemande avait fait naître ce hasard improbable. Comme si cette langue rendait subitement un écho distinct à travers quelques mots anodins dans la bouche d'une femme, rétablie dans sa pureté, pour faire oublier tout ce qui s'était passé pendant ces douze années.

Je savais où la trouver. La terrasse était celle du restaurant qui se situait à côté du Montreux Palace. Elle louait certainement une chambre d'hôte chez la veuve qui tenait cet établissement. Ses parents n'habitaient plus ici. Elle n'avait peut-être plus les moyens de séjourner dans un hôtel.

Je l'ai vue. Pas de doute, c'était bien elle. Assise seule à une table, les jambes croisées, elle serrait un sac sur ses genoux. Elle n'avait pas encore touché au thé fumant. Un paquet de cigarettes intact était posé

devant elle. Il manquait le cendrier, à l'endroit où ses yeux scrutaient le vide avec lassitude. Un détail tellement flagrant qu'il semblait faire oublier le reste. Elle avait certes vieilli, sans que cela ne contraigne l'expression de son visage. Les traits étaient seulement plus accentués, le regard plus net. Elle avait acquis ce soupçon de détermination qui lui faisait défaut, cette précision dans le geste qui lui permettait de s'affranchir. Elle avait appris l'allemand.

*
* *

C'était tout... Tout ce qui avait changé depuis le temps où je l'avais connue, au cours de l'été 1932.

J'avais vingt-trois ans quand j'ai obtenu ce poste de pianiste de bar au Montreux Palace. Je ne mesurais pas ce privilège. Je ne savais pas encore ce que j'allais faire de ma vie et je ne voyais là qu'un moyen de gagner un peu d'argent pour affirmer mon indépendance. Je m'avançais dans ce paysage de marbre et de métal poli, un rien désabusé. Ma place de travail se situait dans une alcôve du grand hall. Je m'accommodais de la lumière des lustres qui se répandait uniformément sous la voûte. Le piano était un *Steinway*. Son coffre noir reflétait la profondeur, parfois vertigineuse, d'un univers qui m'était étranger. L'après-midi, on ouvrait une baie vitrée, de sorte que le son parvenait en rampant sur la terrasse dans un rayon oblique. Le soir était un scintillement abrupt qui pleuvait sur ce beau monde, sans m'atteindre.

En ce temps-là, les clients faisaient de longs séjours. Ils posaient leurs valises pendant des semaines, des mois, et oubliaient parfois de les emporter... Ou peut-être faisaient-ils en sorte qu'on ne les oublie pas. Il y avait une langueur dans leur démarche, leur conversation, leurs longues silhouettes en tenue de soirée, comme si une main tentait de les retenir. Le concierge m'avait montré sa collection d'objets trouvés : ustensiles de toilette, coupe-cigares, étuis à cigarette... Des reliques qui témoignaient de leur existence et d'une certaine négligence.

La plupart des pensionnaires étaient des Anglais. Les hommes jouaient au billard, les femmes au bridge. J'interprétais pour eux indifféremment du Chopin ou du Debussy. Il y avait une vieille Américaine qui commandait toujours la même marque de gin au bar ; l'on disait qu'elle avait l'habitude de passer tous les étés ici depuis l'âge de sept ans. Les exilés russes formaient une petite phalange qui occupait la table du poker ; ils étaient les plus extravagants. Mais le personnage le plus singulier était un Allemand.

Je ne saurais dire quand il a fait son apparition, où il se situait exactement dans le temps. C'était le genre de personnage qui s'imposait, auquel on ne s'habitait pas, même s'il semblait avoir toujours été là. Qu'est-ce qui le distinguait ? D'abord, sa solitude ; aucune femme ne l'accompagnait, personne ne lui adressait la parole. Et pourtant il ne se lassait pas de faire entendre sa langue étrangère avec le ton péremptoire d'un perroquet dans ce décor luxuriant.

L'Allemand était un sportif, un vrai, contrairement aux Anglais qui faisaient leur jeu de paume en se renvoyant la balle un peu comme l'on ferait glisser des cartes sur la table. Le matin, il parcourait les quais au pas de course, sans s'arrêter devant le spectacle des bateaux à vapeur accostant au débarcadère. Quel âge avait-il ? Ses cheveux étaient encore noirs jusqu'à la racine, mais le gris perçait dans les yeux fatigués. Que faisait-il ? Il passait pour un industriel, quelqu'un que l'on devait appeler « Monsieur le directeur. » Il était assurément très riche, mais n'appartenait pas à l'aristocratie ; il n'était pas né dans ce milieu, mais y avait fait irruption, brusquement, un peu fortuitement sans doute, et sans préméditation. Car tout cela pour lui n'allait pas de soi. Tout cela, l'Allemand ne le subissait pas, mais se l'appropriait.

Je parle de sa langue qui dominait les débats, mais je me rends compte à présent qu'il s'exprimait le plus souvent en anglais. Précisément pour qu'on le comprenne. Tant pis si on ne lui donnait pas de réponse, si le reste du monde se contentait de le scruter d'un air abasourdi. Il savait que ses propos interpellaient. En fin de matinée, il s'installait au salon avec les journaux du jour. Il délaissait le *Berliner Morgenpost*, qui était livré spécialement pour lui, et s'emparait du *Daily Telegraph*. Il lisait à haute voix les titres qui retenaient son attention. Il ne faisait jamais le moindre commentaire, mais guettait la réaction de la société, tout en sachant qu'il susciterait tout au plus un haussement de sourcils, un silence aussi bref qu'un soupir au milieu de la partition. J'entends encore l'écho du monde lointain qui me parvenait à travers lui : *Première de Tarzan au cinéma... Chadwick prouve*

l'existence du neutron... Guerre du Chaco: le Paraguay fait appel à la S.d.N... Parfois, je m'arrêtais de jouer, je laissais passer la rumeur, puis je me mettais à improviser sur un thème de fox-trot.

Un autre personnage s'était immiscé dans le cours imperceptible de cet été 1932. Beaucoup plus discret. L'antonyme de cet Allemand tapageur. Une femme, une modeste fille d'ici, qui venait s'ajouter à la longue liste des employés de l'établissement. Elle servait les clients sur la terrasse. Elle passait devant moi, mais nos regards ne se croisaient pas. Nous suivions chacun notre trajectoire, d'un côté la partition, de l'autre l'équilibre d'un verre fragile. Elle commençait son service avant moi ; je n'arrivais qu'à onze heures du matin. Quand je revenais au début de la soirée, elle n'était déjà plus là. C'était donc à midi, dans une lumière drue qui nous séparait comme la toile d'un paravent, que nous nous côtoyions. Je lui jetais parfois un coup d'œil à la dérobée. Elle était d'une beauté lisse. Mi-brune, mi-blonde, cela dépendait de l'éclairage. Plutôt blonde quand le soleil était au zénith, mais la luminosité du hall avait tendance à l'assombrir.

Un après-midi, je me suis attardé au lieu de rentrer chez moi. Je suis allé m'asseoir sur la terrasse et j'ai commandé une consommation, comme un client ordinaire. La jeune fille paraissait hésitante. Elle se demandait s'il fallait me présenter la note. J'ai ri, j'ai payé et je lui ai dit de garder la monnaie.

J'ai répété ce petit manège par la suite. C'est ainsi que j'ai appris à la connaître, par intermittence, par bribes. Elle s'appelait Monique. Ses parents avaient

une épicerie sur l'avenue des Alpes. Elle était fille unique. J'aurais pu me montrer plus entreprenant. Il n'y avait pas grand monde sur la terrasse à cette heure-ci. Les pensionnaires faisaient la sieste dans leurs chambres ou sur les transats du parc. À part l'Allemand, bien sûr. Il évitait pourtant de sortir à ce moment de la journée. Assis dans hall, il se plaignait de la chaleur. Il reprochait à la serveuse de délaissier les clients de l'intérieur. Mon regard croisait parfois celui de la jeune fille et nous souriions d'un air complice quand sa voix suffoquée se faisait entendre. Il parvenait aux dernières pages du journal, celles de l'actualité sportive qui lui arrachaient encore quelques exclamations. Nous étions les seuls à y prêter attention. Un jour, alors que Monique débarrassait ma table à la hâte, je l'ai retenue par la main. Son visage a exprimé de la lassitude, comme si elle s'attendait à ce mouvement de ma part. Alors, un verre a glissé du plateau et s'est brisé. Et la voix de l'Allemand a retenti : « L'Américaine Helen Wills une fois de plus irrésistible sur le gazon de Wimbledon ! » J'ai voulu aider Monique à ramasser les débris, mais elle m'a arrêté en disant : « Laissez ! Ce n'est rien, je m'en occupe. »

L'été passait. J'évitais désormais de m'asseoir sur la terrasse pour ne pas éveiller les soupçons. Je cherchais une autre occasion d'aborder Monique. J'ai trop tardé. Elle a disparu du jour au lendemain, alors que la saison n'était pas encore finie. Le bruit courait qu'elle était tombée malade. Rien de grave. Une congestion pulmonaire dont elle se remettait lentement. J'ai appris que ses parents l'avaient

envoyée en convalescence en Suisse allemande. Elle avait trouvé là-bas une place de jeune fille au pair dans une famille aisée. J'avais compris que je ne la reverrais pas de sitôt.

Au printemps suivant, j'ai retrouvé ma place derrière le piano du Montreux Palace. Tout aurait pu recommencer comme dans un rêve. Même si les rôles pouvaient s'invertir, les événements se succéder dans une chronologie différente. Des clients s'attardaient, d'autres s'éclipsaient; ils changeaient de place à table. Dans le rituel immuable du quotidien, on redistribuait les cartes. Les premiers touristes sont arrivés au début du mois de juin. La baie s'est ouverte pour laisser ce monde circuler librement entre le hall et la terrasse. J'avais étoffé mon répertoire en y ajoutant quelques thèmes de Rachmaninoff. Le piano nécessitait d'être accordé; je l'ai mentionné au concierge. Il semblait avoir d'autres préoccupations. Une riche Américaine avait demandé que l'on mît des éventails à plumes de paon dans la salle de réception à l'occasion de son banquet d'anniversaire. On manquait d'employés pour le service de table. Et puis Monique est revenue... Non pas à l'improviste, mais précédée d'une rumeur: elle avait accouché d'un enfant quelques mois auparavant. On disait que le père était l'Allemand.

Monique a repris son service au bar. Je faisais mine de l'ignorer, derrière mon piano. Les yeux rivés sur ma partition, je la voyais pourtant évoluer en filigrane. Elle semblait être parvenue à maturité en tant que femme. La silhouette s'était affermie. Les traits du visage étaient toujours aussi lisses, un

peu plus étales, comme si elle souriait tristement. J'essayais de me désintéresser de la rumeur. L'Allemand n'était pas réapparu. Peut-être ignorait-il tout de sa paternité. Comment cela avait-il pu se produire ? J'imaginai que sa main avait retenu celle de la jeune fille, sans doute plus fermement que la mienne. Il était le genre de personne à qui il était difficile de résister. Je ne pouvais que m'incliner sur son passage. Je devais me contenter de cette musique de fond.

Je croyais être à l'abri jusqu'au jour où Monique a dévié de sa trajectoire pour s'arrêter devant le piano. Elle m'a regardé par-delà le coffre de l'instrument. J'aurais pu lui parler sans m'arrêter de jouer. Je n'avais que quelques secondes pour me décider. Les clients allaient se retourner, le maître d'hôtel ne tarderait pas à manifester son impatience. Elle restait immobile avec son plateau entre les mains, comme si un verre s'était brisé sans que personne ne s'en aperçoive. J'ai baissé la tête et j'ai continué de jouer, sans perdre le fil de ma partition.

Alors l'Allemand est revenu au milieu de l'été. Il s'est approché de la réception en portant lui-même sa valise, un peu comme s'il remontait cette lumière à contre-courant. Il avait beaucoup changé. Sa démarche s'imprégnait d'une certaine lenteur. Ses manières étaient devenues celles d'un petit-bourgeois qui agit en toute chose avec componction, comme si le monde entier était témoin de son fardeau. Il délaissait ses activités sportives. Quand il sortait, c'était vêtu de son complet et couvert de son

Borsalino, malgré le beau temps invariable. Il ne lisait plus les journaux. L'actualité était assez criante en ce mois de juillet 1933 ; elle se passait de commentaires. Le peuple d'Hitler entrait tambour battant dans l'ère du Troisième Reich et ce gentleman d'un autre temps avait l'air d'un fantôme qui revenait sur ses pas, un peu malgré lui, comme s'il avait oublié quelque chose.

Au bout d'une semaine, l'Allemand s'est présenté à la réception et a tendu sa clé au concierge. Monique l'attendait dans le hall. Elle avait ôté son tablier. Il lui a offert son bras ; ils se sont dirigés ensemble vers la grande porte, comme un couple ordinaire. Un groom les précédait avec deux valises.

*
* *

Ainsi, douze années avaient passé avant que Monique ne revînt à Montreux. Je me suis rendu trois jours de suite devant la terrasse du restaurant pour constater qu'elle était toujours seule, assise à la même table. J'ai fini par l'aborder très simplement en m'approchant jusqu'à ce qu'elle me reconnaisse. Elle n'a paru nullement surprise. Elle me voyait sans doute venir comme une sorte de fatalité, la moindre parmi toutes celles qu'elle avait accueillies avec ce sourire résigné. Nous avons engagé la conversation, comme si nous nous étions quittés la veille. Elle était arrivée une semaine auparavant avec sa fille depuis Stuttgart. Cette dernière avait douze ans et séjournait chez ses parents à Saint-Légier, le temps que Monique trouve un logement. Était-elle veuve ou

divorcée ? Elle n'avait manifestement pas envie d'en dire plus. Quant à moi, je n'avais pas grand-chose à raconter. Le pianiste de bar avait fini par se trouver une situation. J'avais repris les affaires de mon père, j'étais devenu agent immobilier. Je l'avouais avec une pointe d'orgueil en pensant regagner son estime. J'ai compris que je n'avais plus affaire à la jeune fille d'autrefois qui baissait timidement les yeux en me tendant l'addition. Je n'aurais désormais plus le choix.

Monique cherchait un endroit où s'établir. Je ne pouvais pas espérer meilleure occasion de me rendre utile. J'imaginai pour elle un appartement cosu avec vue sur le lac. J'ai vite compris qu'elle avait d'autres moyens et d'autres exigences. Les belles propriétés ne manquaient pas dans la région. Nous avons visité toutes celles qui étaient à vendre sur la Riviera vaudoise. Elle avait une idée précise de l'endroit où elle voulait emménager. Une salle de séjour spacieuse et lumineuse, tournée vers le lac, des chambres côté montagne pour bénéficier de la fraîcheur. Elle plaçait dans le vide des canapés fictifs, comme si elle attendait de nombreux invités. Une pièce du rez-de-chaussée devait faire office de fumoir, alors qu'elle-même ne fumait pas. Son dernier regard en quittant les lieux était toujours pour l'escalier qui menait aux étages. Elle semblait alors se tourner vers une silhouette invisible, imposante, qui l'observait d'en haut. Une sorte de fantôme dont elle cherchait l'approbation.

Un jour, nous sommes parvenus devant une villa d'allure austère sur les hauteurs de Glion. Les murs

étaient décrépits, pris d'assaut par le lierre. Je m'en voulais de l'avoir emmenée jusqu'ici. Le portail rouillé semblait même réticent à nous laisser entrer. Le terrain était envahi par un sous-bois, privé d'ensoleillement. Une fontaine tarie se trouvait au fond du jardin. Elle m'a demandé s'il serait possible de la faire fonctionner. J'étais en train d'inspecter le dispositif, quand elle a déclaré que son mari était mort pendant la guerre. J'étais stupéfait de l'entendre se confier à moi dans une situation aussi inattendue. Quelques jours plus tard, Monique achetait la maison.

Je pensais qu'elle s'y installerait rapidement avec sa fille. Elle n'avait pas l'air pressée. Elle envisageait d'effectuer des travaux de rénovation en ajoutant une véranda et un jardin d'hiver. Elle s'était mis en tête de faire rejaillir l'eau de la fontaine. Je négociais avec les tailleurs de pierre et installateurs sanitaires de la région. Nous inspections les travaux à la tombée du soir. Elle m'invitait à m'asseoir à côté d'elle sur la margelle, au fond du jardin. Son attitude à mon égard avait changé, comme si elle prenait peu à peu conscience de la place que j'occupais dans sa vie. Elle me laissait prendre sa main, essuyer les marques de terre sur ses souliers ou ajuster un châle sur ses épaules quand la nuit commençait à se faire sentir. À force de partager son intimité, j'avais fini par croire que je la connaissais, même si elle ne m'avait toujours rien révélé de son passé. Elle ne parlait jamais de sa fille ni de son mari. Je pensais qu'elle avait cédé à cet Allemand par lassitude. Elle l'avait épousé parce que c'était la seule chose à faire pour échapper à sa condition de fille-mère. La richesse de son prétendant

n'était qu'une coïncidence, la guerre aussi. Tout ce qui lui était arrivé relevait de la fatalité; l'on n'aurait pu lui en tenir rigueur.

L'automne avançait et les nuits commençaient à nous surprendre. Monique était pressée de rentrer. Le petit train à crémaillère nous embarquait dans sa descente vers le crépuscule; l'on passait à travers des couleurs sombres pour parvenir sur les quais illuminés, devant les eaux du lac parfaitement noires. Elle ne voulait pas que je marche avec elle jusqu'à la pension. Un soir, je l'ai sentie particulièrement inquiète et j'ai insisté pour la raccompagner. Elle s'est arrêtée subitement devant la terrasse. Une fillette était assise seule à une table. Elle avait des yeux clairs et une tresse brune. Son air grave contrastait avec la fragilité de cette silhouette qui appartenait encore à l'enfance.

— Ulrike... Que fais-tu là?

— Mamie m'a dit de t'attendre ici.

« Ulrike... » C'était la première fois que j'entendais Monique prononcer le nom de sa fille. Un prénom allemand; elle ne l'avait sans doute pas choisi.

La tenancière de l'établissement s'est avancée vers nous avec une mine renfrognée. Elle a laissé entendre qu'elle s'accommoderait de la présence de l'enfant moyennant un supplément.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je pars et je tiens à vous régler de suite.

Monique a déposé une liasse de billets sur la table et a pris sa fille par la main. Nous sommes partis aussitôt, sans prendre le temps de récupérer ses affaires. J'ai proposé de les emmener à la maison de

Glion, où une chambre pour l'enfant était déjà aménagée, mais Monique savait où elle voulait aller. Sans me répondre, elle s'est avancée d'un pas déterminé vers l'entrée du Montreux Palace.

Je me sens encore aujourd'hui mal à l'aise en me remémorant cette scène. Elle s'est dirigée vers la réception en traînant cette gosse qui paraissait complètement étrangère à ce qui se passait. Elle s'est présentée: Monika Frantzen. Elle avait adopté la version allemande de son prénom.

Le réceptionniste allait répondre quand le vieux concierge s'est approché. Il a scruté Monique... Ou plutôt cette Monika, comme s'il s'efforçait de suivre les courbes de son visage au fil des ans, de reconnaître les traits juvéniles de cette fille qui semblait revenir depuis la terrasse ensoleillée. Lui-même n'avait pas changé. Toujours aussi placide, imperturbable face aux frasques de la clientèle. Seuls les cheveux avaient viré au gris, comme déteints par la lumière intarissable des lustres. Le piano était toujours là, mais il n'y avait pas de pianiste. Monika a répété son nom en précisant qu'elle n'avait pas réservé, puis elle a sorti sa pièce d'identité estampillée de l'aigle allemand. Le concierge m'a tendu la clé. J'ai pris Monika par le bras et nous nous sommes dirigés vers l'escalier avec l'enfant.

La chambre était au dernier étage et donnait sur la rue. Malgré le luxe, l'on s'y sentait à l'étroit, comme dans une annexe de service aménagée à la hâte pour recevoir d'improbables visiteurs. Monika s'est assise au bord du lit. J'observais la fillette qui restait debout au milieu de la pièce. Elle était exactement telle que

je l'avais imaginée. C'est-à-dire belle et à la fois chétive. Presque insignifiante. Une enfant non désirée qui se contentait d'exister, d'être telle qu'on l'avait conçue. J'ai tiré une chaise pour lui permettre de s'asseoir devant la commode. Elle a scruté son image dans le miroir, puis a déclaré :

— Je vais retourner vivre dans une belle maison, maintenant que la guerre est finie.

Sa mère est intervenue :

— C'est un hôtel, Ulrike.

— Je sais... Un hôtel comme celui où papa nous a emmenées.

— Tu avais cinq ans. Tu t'en souviens à peine.

— Je me souviens des miroirs... Quelqu'un a cassé les miroirs.

— Personne n'a cassé les miroirs. Tu as dû rêver. Nous avons pris le petit déjeuner dans la grande salle le lendemain matin et les miroirs étaient intacts.

— Ils ont dû les remplacer. C'était pendant la nuit. Tu dormais, mais moi, j'ai tout entendu.

— Ulrike, tu confonds tout dans ta mémoire. Vas-tu enfin cesser de nous importuner ?

J'ai proposé d'aller chercher leurs affaires à la pension et de leur apporter quelque chose à manger. L'enfant, qui n'avait pas quitté des yeux son reflet dans la glace, a répondu :

— Merci Monsieur. J'aimerais bien que tu viennes avec nous dans la nouvelle maison. Mais quand papa sera revenu, tu devras partir.

Ces paroles étaient prononcées sur un ton serein. J'étais subitement pressé de m'en aller. Monika n'a pas insisté pour que je reste. Elle m'a remercié et a dit qu'elle n'avait besoin de rien.

*
* *

Monika s'est installée dans la maison de Glion le lendemain. Les travaux n'étaient pas terminés et le terrain était encore en jachère. Je montais chaque jour depuis Montreux pour la retrouver. Sa fille Ulrike fréquentait un internat à Lausanne et ne revenait que les dimanches. Monika semblait s'accommoder très bien de cet isolement. Elle lisait beaucoup de journaux, surtout des magazines que je lui apportais. Les images de l'horreur nazie faisaient régulièrement irruption entre les pages du cinéma et de la mode. Les camps, les charniers, les rescapés... Elle les voyait défiler devant ses yeux, sans ciller, sans même accélérer le mouvement; elle regardait chaque illustration avec cette attention égale qu'on accorde aux choses qui ne nous appartiennent pas. Elle s'installait dans la véranda dont la verrière demeurait ouverte par n'importe quel temps. Je restais auprès d'elle pendant qu'elle effeuillait lentement le monde jusqu'à la nudité.

Le soir, nous nous réfugiions dans sa chambre quand la forêt alentour sombrait dans le silence. Elle se donnait sans états d'âme. Nous pouvions rester des heures côte à côte sur le lit sans échanger un mot. Mais je finissais toujours par partir au milieu de la nuit, par m'arracher à cette torpeur. J'écourtais mes visites les dimanches. Ulrike ne me témoignait pourtant aucune hostilité. C'était plutôt son indifférence qui me mettait mal à l'aise. L'enfant s'immergeait dans les pages d'un livre. Son corps

subissait les métamorphoses de l'adolescence ; cela se voyait, non seulement aux contours de sa silhouette, mais aussi à sa façon d'évoluer avec souplesse et prudence dans l'atmosphère confinée de la villa. Elle semblait réagir à fleur de peau à cette sensualité latente à laquelle nous étions devenus insensibles. Le temps passait, les corps muiaient et les sentiments se frayaient imperceptiblement un chemin vers l'éclosion.

À la fin de l'hiver, j'habitais chez Monika. Elle m'avait demandé de ne plus la quitter après avoir été victime d'une effraction. Une nuit, des rôdeurs s'étaient introduits dans la villa par l'une des baies de la véranda. Ils n'avaient rien cassé, rien volé, mais s'étaient contentés de signaler leur intrusion en traçant une croix gammée sur le mur de la salle à manger. Monika, qui n'avait pas eu peur de la solitude, craignait désormais cette menace invisible au point d'en perdre le sommeil. Les jours s'allongeaient avec la venue du printemps. La forêt gagnait du terrain avec les ombres qui s'étiraient dans le crépuscule. Monika s'était subitement activée dans un désir inconscient de la refouler. Elle a fait venir un paysagiste et a défini des parcelles bien précises pour chaque type de fleurs. J'étais chargé de veiller à l'exécution de ce plan. La nature prenait forme. La lubie de la fontaine avait fini par se concrétiser. L'ancienne bassine en pierre poreuse avait été remplacée par une vasque en granit d'où jaillissait une eau limpide. Nous avons repris l'habitude de nous asseoir le soir sur la margelle où le bruit de la cascade se mêlait à l'obscurité. Je prenais sa main dans la

mienne, comme autrefois, et c'est tout naturellement que je lui ai demandé de m'épouser.

Nous ne pouvions pas nous marier. L'officier d'état civil nous a fait savoir qu'aucune union ne pourrait être contractée tant que des recherches n'avaient pas été effectuées. L'Allemand avait disparu pendant la guerre, mais il n'y avait aucune preuve officielle de son décès.

Monika m'a appris que son mari avait servi sur le front de l'Est. Il n'avait pas fait carrière dans l'industrie ou la finance, comme je l'avais imaginé. Il était le fils cadet d'un riche manufacturier de textiles. N'ayant hérité que d'une part de la fortune sans les titres de la société, il s'était tourné vers des études de sciences sociales et politiques et avait occupé la chaire d'anthropologie à l'université d'Heidelberg. Sa réputation lui avait permis d'accéder au poste d'attaché culturel d'ambassade en 1933, l'année de son mariage avec Monika. Elle l'avait suivi à Prague, puis à Varsovie. Au début de la guerre, il avait été enrôlé dans les services de renseignements allemands. Elle avait conservé une lettre qu'il lui avait adressée depuis le front en avril 1943. Son nom figurait sur le papier à entête avec le grade de lieutenant-colonel et l'incorporation dans l'*Abwehr I H-Ost*, l'organe chargé des missions d'espionnage dans les pays de l'Est. Elle n'avait plus reçu de nouvelles depuis lors. Elle était persuadée qu'il avait été arrêté et exécuté par les Russes. Nous avons déposé des requêtes auprès du service international de recherche et de l'agence centrale des prisonniers de guerre à Genève. Son nom ne figurait pas sur les listes officielles et le CICR n'a trouvé aucune carte de capture dans ses archives. Une année plus tard,

une réponse est arrivée de la part du bureau national de renseignement allemand. Un registre de l'*Abwehr* attestait de sa présence à Vilnius le 22 novembre 1943. On perdait complètement sa trace depuis lors.

Au début de l'année 1949, nous avons obtenu du district de Karlsruhe un certificat reconnaissant à Monika un statut de veuve. Nous avons programmé notre mariage pour le mois de juillet. Ulrike avait alors seize ans. Elle venait de terminer sa scolarité et voulait intégrer une école d'arts graphiques à Paris. Monika envisageait que nous pourrions l'accompagner quelque temps là-bas et nous avons ajourné la noce pour l'année suivante. Nous avons appris à patienter et n'envisagions plus le mariage comme une nécessité, une étape indispensable à notre bonheur.

Un matin d'octobre, une berline noire et silencieuse est arrivée devant le portail de la villa. Un homme est descendu par l'une des portes arrière de la voiture qui est repartie aussitôt. Il s'apprêtait à sonner quand il a retenu son geste et a levé les yeux vers la façade. Il ne pouvait pas me voir derrière le voilage du rideau. Monika dormait encore. La grille n'était pas verrouillée. L'étrange visiteur s'est contenté de contempler le jardin, de tendre son regard au loin vers la fontaine, vers le lierre grimpant sur le mur à l'orée du bois, puis il est reparti à pied.

L'Allemand... J'ai tout de suite su que c'était lui, même s'il était absolument méconnaissable. Il portait un imperméable et un chapeau de feutre. Le visage paraissait d'autant plus ténébreux, émâché. Non, cet homme n'avait décidément rien en commun avec le

dandy que j'avais cotôyé au Montreux Palace avant la guerre. Je le reconnaissais pourtant à cette sorte de constance un peu sombre, de ténacité, qui se manifestait déjà à travers sa manie de déclamer les titres des journaux sur un ton de divine comédie quand personne ne l'écoutait.

Je n'ai rien dit à Monika. Je guettais régulièrement à la fenêtre, mais je ne l'ai pas revu les jours suivants. Je me doutais pourtant qu'il n'avait pas fait ce long voyage pour rien. Il logeait quelque part en ville, certainement pas au Montreux Palace. J'ai rapidement compris que Monika était au courant de sa présence. Comment l'a-t-elle appris ? Je n'en sais rien. Un soir, je me suis risqué à l'interroger sans détours. Elle n'a paru nullement surprise. Elle avait l'adresse de l'hôtel. Elle savait que son mari venait d'être libéré après avoir passé plus de quatre ans dans un goulag en Sibérie. J'étais d'avis qu'elle devait le rencontrer. Au début, elle se montrait réticente, mais je sentais bien que je n'aurais pas besoin d'insister.

Leurs retrouvailles ont eu lieu un samedi matin. Monika est partie seule en taxi. J'ai attendu son retour pendant plus de trois heures. Que se sont-ils raconté pendant ce temps ? J'ai seulement appris que l'Allemand avait été libéré au début de l'été, alors qu'il était atteint du typhus. Il avait passé près de deux mois en convalescence dans une clinique à Heidelberg, puis il était parti à la recherche de sa femme et de sa fille. Il avait tout de suite su où les trouver. Monika était trop bouleversée ce soir-là ; je n'ai pas cherché à en savoir davantage.

Le lendemain, nous avons parlé d'avenir. J'ai évoqué la possibilité du divorce. Monika pensait que ce ne serait peut-être pas nécessaire. Je savais à quel point elle pouvait faire preuve de pragmatisme, voire de froideur. Elle répétait que la santé de son mari était fragile. Il s'agissait de gagner du temps. Elle l'a encouragé à se rendre à Paris, afin qu'il pût revoir sa fille. Ulrike n'était au courant de rien. L'on ne pouvait lui apprendre la nouvelle par téléphone. Monika a donc décidé d'accompagner son mari. Je n'étais pas favorable à ce projet, mais j'ai compris qu'elle devait être auprès de sa fille dans un moment aussi important. Elle est donc partie sans moi.

Une semaine a passé sans que j'obtienne de nouvelles. Puis une lettre est arrivée. Une missive très courte, rédigée avec une belle écriture liée. Monika s'excusait de me faire de la peine. Elle ne le quitterait pas. Ils s'apprêtaient tous les trois à embarquer pour l'Argentine. Il y avait une telle simplicité dans ces propos ; il était difficile d'imaginer qu'elle ait pu prendre cette décision aussi facilement. Et pourtant, l'écriture ne laissait pas transparaître la moindre hésitation. Même Ulrike semblait avoir abandonné ses études pour aller refaire sa vie dans le nouveau monde. Monika avait joint à cette lettre un acte notarié par lequel elle me léguait la maison de Glion.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles depuis lors. J'ai gardé la villa ; je n'ai pas eu le courage de la vendre, même si j'ai décidé de ne plus y résider. J'aurais eu l'impression d'avoir rêvé ou imaginé toute cette

histoire, si j'avais perdu cette preuve matérielle de son existence. La mémoire était lourde, imposante ; elle habitait entre les murs de cette bâtisse austère où régnaient encore l'ordre et la prévoyance de Monika. Chaque meuble, chaque objet, recelaient encore ses intentions précises. Chaque courant d'air suivait le chemin qu'elle semblait lui indiquer jusqu'à la prochaine fenêtre ouverte. Je m'y rendais parfois le dimanche, comme l'on visiterait par habitude la sépulture d'un défunt. Je m'efforçais d'entretenir ce mausolée en désherbant les plate-bandes et en taillant les rosiers. J'avais coupé l'eau de la fontaine, mais il m'arrivait de temps en temps de rétablir le courant. Le robinet était rouillé et l'eau mettait du temps à venir en comblant le vide immense de la tuyauterie, comme si elle provenait des entrailles de la terre.

Je me souvenais alors du temps où je jouais du piano au Montreux Palace, quand la musique était un flux ininterrompu qui rythmait insensiblement la parole et le mouvement. J'entendais les éclats de voix de l'Allemand. Le courant les emportait, mais la cascade résonnait encore. J'essayais de comprendre l'incompréhensible. J'entendais cet appel qui se substituait à ces propos insipides, fluctuait dans l'onde avec une consonance limpide : Monique... Monika...

Elle s'avance vers le piano. Elle me regarde, pardessus cet océan de noir laqué. Il aurait suffi d'un sourire, d'un regard de ma part, pour changer le cours de notre histoire. Je n'ai pas pu, je n'ai pas osé aller à l'encontre du bon sens et de la raison.

————— LE CRISTAL DE NOS NUITS —————

Une chose est sûre : cet Allemand l'aura aimée,
plus que je n'aurais pu l'aimer.